

LES PETITES GENS

Frédéric ELIAS

Copyright © 2023 – Frédéric ELIAS
Tous droits réservés. SACD n° 000687394
ISBN : 979-8866969234

CONTACT AUTEUR

fredericelias74@gmail.com

TABLE DES MATIÈRES

1	Prélude	1
2	Blanche fait la connaissance de Jo	Page n° 2
3	Blanche fait la connaissance de Pinpin	Page n° 9
4	La DS Palace rose de 1966	Page n° 52
5	À destination de Courdimanche	Page n° 67
6	Retour à Paname	Page n° 90
7	Au casino	Page n° 118
8	La rencontre avec Eugénie Toucourt	Page n° 143
9	Huit jours plus tard	Page n° 166
10	Les retrouvailles	Page n° 199

✓ *Sous-chapitres sont précisés en italique*

1 - PRÉLUDE

Blanche réside seule dans un vieil appartement parisien, situé au bord du canal Saint-Martin. Dissimulée derrière ses rideaux, elle observe les passants qui flânent sur les berges. Elle s'avère curieuse des autres, mais toujours à discrétion. Les couples, les amants marchent main dans la main. Certains affichent un regard perdu, fuyant. Elle s'interroge alors. Quelle destinée auront ces inconnus ? Quelle destinée leur attribuera-t-elle ? À la nuit tombée, Blanche allume sa lanterne électrique qui trône sur un vétuste secrétaire en bois. Parfois jusqu'au petit matin, Blanche imagine la vie des quidams. Elle demeure une romancière anonyme, parmi les anonymes.

2 – BLANCHE FAIT LA CONNAISSANCE DE JO

Cet après-midi d'automne, Blanche enfourche sa vieille bicyclette pour se rendre à son cours de peinture, comme tous les vendredis. En longeant la berge du canal Saint-Martin, Blanche n'oublie jamais de saluer le vieux Jo. Un pêcheur à la ligne.

— Salut Jo. La pêche est bonne ?

Comme chaque fois, Jo ne lui répond pas. Finalement, Blanche décide de renoncer à son cours de peinture et veut faire connaissance avec Jo. Elle appose son vélo contre un arbre et va s'asseoir au côté de Jo.

— Méfiez-vous. On pourrait vous le voler.

— Ce n'est qu'un vélo. Pourquoi ne me répondez-vous jamais lorsque je vous salue ?

Avec un détachement affiché, Jo observe Blanche, puis se concentre à nouveau sur le flotteur de sa ligne.

— Parce que je ne m'appelle pas Jo. Mais peu importe. Appelez-moi comme vous le voulez. Ça ne change rien, au bout du compte. Jo, c'est parfait ! C'est américain.

— Dans le quartier, tout le monde vous appelle Jo. Alors je vous appelle ainsi. Ça fait dix ans que j'habite dans le quartier. Tous les jours, je vous aperçois assis au même endroit. À pêcher. Y a-t-il des poissons dans le canal ?

— Mon flotteur frétille peu, mais la pêche égaye mes journées sans fin. Puis les poissons ne posent jamais de questions, eux.

— Je suis romancière. Et vous ?

— Pêcheur de pas grand-chose à plein temps.

— Vous n'avez jamais exercé un métier ?

— Au siècle dernier, j'ai travaillé dans une quincaillerie du quartier. Mais très peu de gens se souviennent de la boutique. Elle a fait faillite et je me suis alors retrouvé à la rue. Depuis, je n'ai plus quitté le monde de la rue. Ou c'est le monde de la rue qui ne m'a plus quitté.

Un long silence s'instaure. Blanche fixe le flotteur de la ligne, qui reste inerte, et Jo observe à l'horizon, les murs des bâtisses qui bordent le canal. Jo esquisse un sourire qui intrigue Blanche.

— Alors vous êtes romancière, vous dites. Vous vendez en librairie ?

— Pas encore. Peut-être un jour. Les éditeurs ne courent pas après moi. Je ne sais pas si c'est ce que j'écris qui ne les intéresse pas, ou c'est ma façon d'écrire. Dans le

doute, je tourne en rond. Ça ne mord pas beaucoup, si je puis dire.

— C'est un peu comme moi. Ça ne mord pas beaucoup, mais le principal, c'est le plaisir d'espérer que ça arrive. C'est mieux ainsi, non ? Pourquoi vous intéressez-vous à moi ? Je ne suis qu'un vieil homme, dont tout le monde se moque.

— Parce que vous me semblez mystérieux. Je pourrais tout écrire à votre sujet.

— Si je fais abstraction de mes secrets, vous n'aurez pas grand-chose à écrire, à mon sujet.

Blanche comprend que derrière son allure d'homme de la rue, Jo est un personnage complexe. Elle enfourche sa bicyclette, puis elle salue Jo.

— Je reviendrais vous rendre visite demain. À bientôt.

Sans engouement, Jo salue Blanche par un léger signe de tête.

✓ *La quête de Jo*

L'effervescence dans le quartier laisse peu à peu place aux boucans nocturnes. Comme tous les soirs, Blanche prend sa plume pour écrire. Cependant, elle ne sait rien de Jo. Elle peut alors tout imaginer de lui. Doit-elle en faire un héros ? L'inconnu l'inspire, mais elle redoute la déception. Elle n'écrira pas cette nuit. Blanche décide d'entreprendre une expédition nocturne dans le quartier, pour découvrir

qui est Jo. S'il vagabonde aux abords du canal Saint-Martin, les gens le connaissent forcément et pourront la renseigner. Peut-être le croisera-t-elle au coin d'une rue ? Après une longue marche à arpenter les rues et les ponts, Blanche décide de visiter les brasseries du quartier. On l'y aura peut-être aperçu. Blanche entre alors dans une brasserie. Le comptoir grouille de noctambules, qui pour certains n'iront pas jusqu'au bout de la nuit. Un serveur s'adresse à Blanche.

— Qu'est-ce que je vous sers, ma petite dame ?

— C'est mademoiselle. Je vais commander du lait, avec du sirop de fraise, s'il vous plaît.

— Bien. Alors, un biberon pour la demoiselle.

Après avoir interrogé bon nombre de clients, aucun ne connaît Jo, celui qui pêche au bord du canal, comme elle le décrit. Puis Blanche fait escale au bistrot La Marine. Assise au comptoir, elle observe les joyeux lurons qui chantent, qui bavardent haut et fort, entre deux gorgées. Blanche ignore tout du monde de la nuit parisienne. Le sien, c'est le silence des mots, la nuit. Ces lieux lui sont inconnus, mais Blanche s'y sent bien. Ces gens ont l'air heureux. Chacun a sa propre histoire, qu'elle pourrait écrire. Blanche n'a jamais fréquenté ces lieux de rendez-vous populaires. Fille d'un officier supérieur de la Légion étrangère et d'une mère fortunée, issue de la bourgeoisie girondine, sa stricte éducation lui interdit de côtoyer ces endroits, qu'on lui décrivait de débauches. Une main masculine se pose sur son épaule. Un touriste québécois s'adresse à Blanche.

— Salut. Je m'appelle Oliver. Je suis Québécois. Et toi ?

— Je suis Française.

— Non, je voulais dire, comment tu t'appelles ?

— En français, on dit plutôt, comment t'appelles-tu ? Je m'appelle Blanche.

Le serveur s'adresse à Blanche.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Un biberon, s'il vous plaît.

— Un, quoi ?

— Un verre de lait, avec du sirop de fraise.

— Et un jus de vache à la fraise ! Marco ! Tu retournes à la traite ! C'est pour la cliente, là !

Le québécois lui raconte qu'il réside à Montréal, où il prospère en tant que négociant en fourrure. Elle l'écoute d'une oreille. La conversation n'intéresse pas Blanche. L'expatrier se parle à lui-même. Blanche aperçoit quatre hommes au fond de la salle. Ces messieurs jouent aux cartes. Ils semblent avoir le même âge que Jo. Blanche interrompt leur partie. L'un d'eux affirme bien connaître Jo, mais il ignore où celui-ci se trouve. On lui fait savoir qu'elle doit s'adresser à un certain Pinpin. Il se pavane aux environs du pont de la Grange-aux-Belles, le lui fait-on savoir. Blanche bâcle son adieu au québécois, puis elle s'y rend sur-le-champ. Elle aperçoit un homme sur un banc. Le pas léger, Blanche s'approche de l'inconnu. L'homme

somnole. Il est ivre. La présence de Blanche le réveille aussitôt.

— Qu'est-ce qu'elle me veut la duchesse ?

Blanche l'interroge à propos de Jo.

— Connaissez-vous un certain Jo ?

L'ivrogne jure haut et fort bien le connaître. Il le nomme son compagnon de tristesse.

— Je me présente. Je m'appelle François GERMAIN, pour vous servir. Mais pas avant demain. Pour l'instant, il y a du brouillard. Mes amis m'appellent Fanfan. Ou la plume. C'est au choix.

— Pourquoi la plume ?

Fanfan se lève. Blanche constate qu'il mesure à peine un mètre cinquante.

— Alors, Fanfan, de préférence. Savez-vous où je peux trouver Jo ? Ou un certain Pinpin.

— Jo. Je ne sais pas. La nuit, personne ne sait où il est. Pinpin se situe trois bancs plus loin, mais on ne se parle plus. C'est un traître !

— Ça ne me regarde pas, mais que s'est-il passé entre vous pour que vous en pensiez ainsi de lui ?

— Elle est gentille la petite dame, mais si elle peut faire des phrases moins compliquées, ça m'arrange.

— Pourquoi êtes-vous fâchés ?

— Il me doit une bière depuis deux semaines. Ou trois, je crois.

— Bonne soirée, Fanfan. Je vais aller parler à Pinpin.

— Deux secondes, chère madame. Il me semble que je vous ai aidé à résoudre votre enquête !

— Quelle enquête ?

— C'est grâce à moi que vous avez retrouvé Pinpin. J'ai bien le droit à une petite pièce.

Amusée, Blanche donne une pièce à Fanfan.

— Toute peine mérite une paie, comme on dit.

— C'est ça. Comme on dit.

— D'abord, qu'est-ce que vous lui voulez à Pinpin ?

— Vous lui demanderez lorsque vous serez réconcilié.

3 – BLANCHE FAIT LA CONNAISSANCE DE PINPIN

Blanche s'approche dudit Pinpin. À l'inverse de Fanfan, Pinpin est sobre. Il tient un livre à la main.

— Bonsoir. Vous êtes Pinpin.

— Aux dernières nouvelles, on m'appelle comme ça.

— Je me présente. Je m'appelle Blanche. C'est Fanfan qui m'a dit que vous étiez là.

— Qui ?

— Fanfan.

— Fanfan ? Inconnu au bataillon !

— Je vois.

Blanche s'assoit à son côté. La berge est peu éclairée.

— Les lampadaires ne fonctionnent pas, visiblement.

— Ce sont les enfants du quartier qui s'amuse à tirer sur les ampoules. Je faisais comme eux lorsque j'étais minot. Il y a une éternité.

— Comment faites-vous pour lire ?

— Je ne le lis plus depuis bien longtemps. Je n'ai qu'un livre. Je peux vous le réciter par cœur. Il me donne un air savant. Ça force le respect. Mes amis dans le quartier croient que je suis un intellectuel.

— Je suis à la recherche de Jo.

— Ce bon vieux Jo !

— Bien souvent, je le rejoins au bord du canal. On s'y ennuie ensemble. À deux, le temps passe plus vite. Nous n'avons plus grand-chose à espérer dans ce bas monde. Alors si le temps passe plus vite, c'est mieux.

Jusqu'à l'été 1983, Pinpin officiait comme marinier sur une péniche marchande. À qui veut l'entendre, Pinpin se targue d'avoir maintes fois effectué le tour du monde. Mais sa carrière comme marin d'eau douce se résuma à naviguer sur une péniche, entre les canaux, de l'Alsace à Paris. Il fait alors promettre à Blanche de préserver son secret. On le surprit un jour à piller de la marchandise. Licencié sur le champ, traduit en justice, Pinpin effectua un séjour de quelques mois en prison. À sa libération, il entreprit un dernier voyage jusqu'à Paris, où il fit alors la connaissance de Jo.

— Avec le vieux Jo, on se querelle tout le temps, mais on s'estime tout autant. Il est pingre parfois, mais notre amitié perdure depuis presque quarante ans.

— Vous savez ce qu'il fait ce soir ? Où se trouve-t-il ?

— Jo disparaît au crépuscule pour réapparaître à l'aube. Personne ne sait ce qu'il fait la nuit.

— C'est ce que m'a dit Fanfan et ...

Soudain, un projectile vient heurter le banc. Trois jeunes hommes se situent sur le trottoir d'en face. Ils ne font que passer. L'un d'entre eux affiche sa fierté après avoir jeté un pavé en direction de Blanche & Pinpin. Un autre leur adresse des insultes. Ils jurent vouloir éradiquer la vermine. Pinpin demeure impassible.

— Hélas, c'est le lot de mon quotidien.

Puis Pinpin plonge ses mains dans un grand sac, d'où il en sort un accordéon.

— Une valse vous enchanterait-elle, jolie demoiselle ?

— Avec plaisir maestro !

— Maestro ! Pas encore. Il faudrait que je pratique plus souvent.

— Et bien en voilà une bonne raison d'espérer encore.

Blanche s'impatiente de la première note, puis celle-ci tinte à ses oreilles. Blanche s'émerveille. Rien n'éclaire cet endroit du canal. Seuls les ornements métalliques de l'accordéon brillent dans la nuit, comme des diamants. Un passant cesse son pas, puis d'autres, qui forment un attroupement autour du banc. Blanche se sent bien parmi ces gens. Certains cherchent une partenaire pour danser. Avec son accordéon, et quelques notes, Pinpin a réussi à rassembler ces gens autour de lui. Soudain, au 2^e étage d'un immeuble, une voix hurlante se fait entendre. Une femme d'un certain âge vocifère à sa fenêtre. Pinpin fait taire

l'accordéon. Des gestes significatifs accompagnent les insultes, qui fusent entre la résidente et les danseurs.

— Cessez ce boucan, ou j'appelle la police ! Il y a des retraités qui voudraient dormir. Bande de fainéants ! Ça ne bosse pas le jour, alors ça ennuie les gens la nuit.

— Ferme ta mouille, grand-mère. Il y a des gens qui travaillent le jour et qui voudraient se détendre la nuit. Tiens ! Tu l'as vu celui-là !

L'instant magique s'estompe aussitôt. Les noctambules se dispersent et le vacarme de la nuit dans le quartier se fait entendre à nouveau. Ce subit retour à l'anonymat ne perturbe en rien l'accordéoniste. La situation l'amuse.

— C'est dommage ! Je n'avais pas fait de fausses notes. De toute façon, on va se rendre chez Jo. Enfin, s'il est là. J'ai quelques pistes pour le trouver, s'il est absent de chez lui.

— Il est un peu tard. On va le déranger, vous ne croyez pas ?

— On ne va pas le déranger. Il y a autant de chances que Jo soit chez lui, que mon banquier m'appelle pour me dire que je suis enfin milliardaire. De toute façon, je n'ai pas de banquier, c'est dire si l'on y va pour rien. Mais si l'on n'y va pas, on ne saura jamais qu'il n'est pas là.

— Logique implacable.

— Alors, rendons-nous, là-bas.

Pinpin range son instrument dans son sac, puis Blanche & lui entame leur marche, le long du canal Saint-Martin.

— On va rue Richerand ! Jo y occupe un studio. C'est la mairie de l'arrondissement qui le lui loue. Mais il ne m'a jamais invité chez lui. Je n'ai jamais su pourquoi. C'est peut-être parce que j'ai les pieds sales.

✓ *Rue Richerand*

Blanche & Pinpin arrivent à destination. Pinpin sonne à l'interphone.

— Jo s'est un peu embourgeoisé, ces temps-ci. On doit désormais s'annoncer pour visiter monseigneur Jo.

En dépit de l'insistance de Pinpin, personne ne répond. La porte cochère s'ouvre. Un résident s'apprête à sortir son teckel. Pinpin s'adresse à lui.

— Bonsoir, cher monsieur.

— Ne vous fatiguez pas. Je n'ai pas d'argent sur moi.

— Navré de vous importuner, monsieur. Je me présente. Je m'appelle Blanche. Nous souhaitons rendre visite à Jo.

— Mais il n'y a pas de Jo, ici.

— Jo est un ami. Ça fait deux ans qu'il habite au 25 rue Richerand. Au dernier étage. On est bien au 25 ?

— Tout à fait ! Ah ! je vois ! C'est de monsieur Jocelyn AUBRY-TASSIN-DANCOURT, dont vous me parlez. Il réside au dernier étage. Je vois de qui il s'agit. C'est lui qui a le plus grand appartement dans l'immeuble. Ça fait des jaloux. Il semble être un homme riche. Enfin, en apparence.

— Vous pouvez le décrire, s'il vous plaît. Pour être sûr que l'on parle bien de la bonne personne.

— Mais bien sûr, mademoiselle. Ou bien madame. Peut-être êtes-vous mari & femme ?

— Aucunement.

— Monsieur AUBRY-TASSIN-DANCOURT est de taille moyenne, brun, avec une moustache en forme de fer à cheval. Il m'a laissé entendre qu'il se rend à une vente aux enchères, ce soir. Il s'y rend souvent, mais il n'achète rien. Il m'a l'air un peu pingre. Lorsqu'il faut donner les étrennes à la concierge, il s'arrange toujours pour être absent.

Blanche & Pinpin s'étonnent de la description qui leur est faite de Jo.

— Il est exact que monsieur Jocelyn AUBRY-TASSIN-DANCOURT est quelque peu mystérieux. Il quitte son appartement le matin, habillé comme un sans-abri, puis il rentre le soir, se change, et ressort en costume. Il porte un chapeau noir, et accessoirement, il tient un parapluie à son bras. Il est peu bavard. Bonjour et au revoir, c'est tout.

Pinpin est confus. Il veut en avoir le cœur net. Avant que la porte cochère ne se referme, Pinpin la retient avec son godillot. Blanche & Pinpin pénètrent dans le hall de la résidence et scrutent les noms sur les boîtes aux lettres. Jocelyn AUBRY-TASSIN-DANCOURT demeure bien au dernier étage. Tous deux grimpent les étages jusqu'au dernier. Pinpin frappe à la porte, mais personne n'ouvre. Sur le palier de l'appartement du voisin, Pinpin aperçoit un journal. Il s'en empare.

— L'adresse de la vente aux enchères se trouve peut-être dans ce journal.

Un peu gêné, Pinpin laisse entendre à Blanche qu'il est dans l'incapacité de le lire.

— J'ai oublié mes lunettes à la maison. Pouvez-vous le lire à ma place ?

Pinpin n'a pas de logement, mais Blanche ne le souligne pas. Blanche cherche la page des annonces légales.

— J'ai trouvé ! Une vente aux enchères doit avoir lieu ce soir, dans un palace du 16^e arrondissement. Espérons que ce soit celle-là. On ne saura pas, si l'on n'y va pas ! N'est-ce pas, Pinpin ?

— Un peu, mon neveu. Pardon ! Ça m'a échappé. C'est que ça fait une longue route, d'ici à là-bas. On ne pourra plus marcher avant d'y arriver. Je n'ai plus les jambes de mes vingt ans !

✓ *Un petit tour en bus*

Blanche & Pinpin se situent dans le bus qui les conduit à destination. Pinpin conte des anecdotes concernant son ami Jo. Blanche esquisse un sourire à chaque récit. Les usagers du bus s'en amusent aussi.

— Pourquoi vous intéressez-vous tant à Jo ?

— Il est mystérieux. Et notre visite chez Jo ne fait que renforcer son mystère. J'ai besoin d'en apprendre plus sur lui. Jo m'inspire. Il sera le personnage principal de mon prochain roman.

Le visage du trublion Pinpin se ferme. Il regarde par la vitre du bus, qui circule dans les rues de Paris, éclairé de mille lumières.

— J'aurais tant voulu être un personnage principal. Mais la vie en a décidé autrement.

— Vous avez de la famille ? Un frère ? Une sœur ? Des nièces ou des neveux ?

— Mon arbre généalogique n'est qu'une brindille. Une toute petite brindille de rien du tout. Je suis orphelin de naissance. On m'a recueilli dès mon plus jeune âge. Mes parents adoptifs étaient un couple de trapézistes italiens. Mes parents ont péri en exécutant un numéro de trapèze, à Buckingham Palace. La reine d'Angleterre était assise au premier rang. Main dans la main, ils se sont écrasés au sol.

Une véritable tragédie pour la reine. Et pour moi aussi. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Blanche n'interrompt pas Pinpin, au grand bonheur des passagers, qui s'en divertissent.

— Je suis né quelque part dans la banlieue de Londres. Je ne sais pas quand je suis né. Ça m'aide à rester jeune. Pour moi, j'ai toujours vingt ans. Et quelques mois, si je veux être précis.

Des rires moqueurs se font entendre dans le bus. Après la disparition de ses parents adoptifs trapézistes, Pinpin prétend avoir été adopté par un diplomate russe et une chanteuse de cabaret espagnole, réputée dans le monde entier, paraît-il. Les passagers du bus ne se cachent pas pour rire du clown Pinpin. Des usagers l'observent avec dédain, en chuchotant à l'oreille de leur voisin. Pinpin saisit son accordéon et il entame la chanson « fleur de Paris ». Les regards se tournent vers lui, admiratifs. Le chauffeur se dandine sur son fauteuil, tout en sifflotant le refrain. Certains déposent des pièces sur la banquette. En guise de remerciements, Pinpin leur fait un signe de tête. Les passagers montrent alors leur déception lorsque Pinpin cesse de jouer. Une femme s'assoit en face de Pinpin, puis elle s'adresse à lui.

— Merci de m'avoir offert une seconde jeunesse. J'ai dansé jadis sur cette chanson. Je me souviens. C'était le